

mici (1), qu'il eût mieux aimé parler comme Cicéron que d'être pape, et qu'une Tusculane valait un royaume (2). On sent, en lisant ses lettres latines, combien il a dû souffrir pour arriver à ce procédé qui reproduit la phrase du maître avec ses inversions, ses incisives et son rythme; travail malheureux où l'écolier dépensait toutes les nobles facultés qu'il avait reçues du ciel, et pour rester éternellement écolier. Bembo ressemblait alors au pauvre ouvrier en mosaïque, qui passe sa journée à souder une pierre à une autre pierre de même couleur, et croit avoir reproduit, après trente ans de labeur, le Saint Jérôme du Dominicain, ou la Transfiguration de Raphaël. « Il rongea, dit pittoresquement Eichhorn, la coque d'une amande sans arriver jamais jusqu'au noyau (3). » A quoi bon tant de peine inutile, puisque Bembo lui-même eut la gloire de proclamer l'avènement de l'italien, et l'insuffisance d'une langue morte pour exprimer des idées modernes?

Heureusement pour sa gloire, il eut le temps de chanter dans l'idiome de Pétrarque. Ses poésies, que nous n'avons à considérer ici que sous le point de vue de l'inspiration, ont mérité les louanges des maîtres les plus habiles (4). Elles vivront tant que vivra la langue italienne elle-même.

Il fut un des premiers humanistes qui, à l'époque de la renaissance, conçurent l'idée de rassembler, comme documents historiques, les images gravées des empereurs ou des consuls de l'ancienne Rome; il s'attachait surtout à découvrir celles de son auteur favori. Quand on lui apportait une médaille inédite de Cicéron, il versait des larmes de joie; il était heureux, et parlait de son bonheur à tous ses amis.

(1) Nicéron, Mémoires, etc., t. XXXIX, p. 193.

(2) Hist. Bibl. Fabri, t. III, p. 79.

(3) Man nagte an der Schale und kam nie bis zum Kern.

(4) Pietro Bembo non solamente fu il primo che insegnasse il vero modo, e la certa regola d'imitare i buoni scrittori e di comporre con leggiadria nel gentilissimo Toscano linguaggio, ma fu altresì quel solo che questa favella medesima quasi da tutti in pochissimo pregio tenuta ravvivò. — Varchi, Ercol., p. 87, ediz. Comin. — Salviati, Avvertim., vol. I, l. II, cap. 9.

C'était entre eux un concert d'exclamations, et Bembo posait sa conquête dans un casier d'ébène qu'un habile ouvrier allemand avait longtemps travaillé. Quelquefois il arrivait qu'on essayait de surprendre l'amateur enthousiaste, mais c'était peine inutile. Bembo était si bien au fait du style numismatique, il avait si bien gravée dans la tête l'image des figures antiques, il connaissait si bien les procédés mécaniques de l'art grec ou romain, qu'il n'y avait aucun moyen de le tromper.

Un jour Jules II reçut de la Dacie un manuscrit latin tellement chargé d'abréviations, que personne, parmi les plus doctes de l'Académie romaine, ne pouvait le déchiffrer (1). Le pape aurait envoyé une ambassade au bout du monde pour avoir l'explication de ces figures hiéroglyphiques. Quelqu'un nomma Bembo comme le seul qui pût les traduire. Sa Sainteté manda en toute hâte le Vénitien, qui se rend au palais, ouvre le volume, et se met à lire couramment comme il eût pu le faire dans un livre ordinaire. Ces hiéroglyphes étaient des signes, interrompus à dessein, et formés par un sténographe de l'époque; qui possédait la clef de quelques abréviations pouvait bientôt deviner le reste. Peu de temps après, Bembo reçut de Sa Sainteté le titre de commandeur de Saint-Jean de Jérusalem à Bologne (2). C'est assez parler du savant, il faut faire connaître l'homme.

Pomponace (Pomponazzi), professeur à Bologne, était un hardi penseur qui, dans son livre *de Immortalitate animæ*, faisait enseigner à Aristote des propositions que ce philosophe n'a jamais énoncées. Le livre fut brûlé à Venise (3), après qu'il eut été doctement combattu par Augustin Niphus (Nifo), et Gaspard Contarino, et doctement aussi

(1) Bemb. Ep. fam., lib. V, n° 3. — Beccadelli, Vita del Bembo.

(2) Joannis Casæ Descriptio vitæ Petri Bembi et Gasparis Contareni, Patavii, 1685.

(3) Prierio, de Strigis. Dæmon. mirandis, lib. I, c. 5.

défendu par Chrysostome de Casale (Chrys. Javelli, en latin Canapicius). A l'époque de l'élection de Léon X, Pomponace eut la bonne idée d'envoyer son livre à Bembo, qui le lut, et, n'y trouvant aucune proposition hérétique, le soumit au maître du sacré palais, qui, n'y voyant rien non plus de condamnable, dut en appeler à Sa Sainteté. Léon X, après l'avoir examiné, défendit de tourmenter désormais Pomponace, qui conserva sa chaire. En lui donnant cette heureuse nouvelle, Bembo eut soin de faire passer au professeur quelques trimestres d'une pension qu'on avait négligé d'acquitter pendant la longue guerre qu'il avait soutenue contre un grand nombre de théologiens (1).

III. BIBBIENA.

Si vous voulez connaître, non pas le cœur, nous savons tous ce qu'il vaut, mais la figure de Bibbiena (2), regardez au Vatican dans la camera di Torre Borgia; Raphaël l'a placé à côté de Léon X; le peintre en a fait un jeune homme d'une singulière beauté (3).

Le cardinal, plus d'une fois, remercia la Providence du compagnon d'exil qu'elle lui avait amené. Bibbiena avait

(1) Pomponace se défendit contre les attaques dont il était l'objet, et, il faut l'avouer, qui paraissaient fondées. Dans son apologie il disait à Bembo : « Cùm primum à SS. Leone decimo crucigerorum equitum præfecturam sanè opulentissimam consecutus es, nonne quàm primùm redditus, vectigalia, pensiones annuas, pro nutu nostro servire jussisti? atque sapissimè œconomos dispensatores tuos ut commodis nostris præsto essent, admonuisti? » — Voir sur Bembo : J. D. Passavant, *Rafael von Urbino*, t. I, p. 103 et suiv.; Pope-Blount, p. 554; Bayle *Diet.*, art. *Bembo*; *Die Historie der Gelehrtheit*, p. 155.

(2) Il Bibbiena, o sia il ministro di stato, dal dott. Angelo Maria Bandini; Livorno, 1758, in-4°.

(3) Vasari, *Vita de' Pittori*, parte III, ediz. di Torrentino, p. 662. — Rafael von Urbino, von J. D. Passavant, t. II, p. 178. — Raphaël a fait deux portraits de Bibbiena; l'un est au musée de Madrid, l'autre au palais Pitti à Florence.

un fonds de gaité inépuisable : il riait de tout, des fatigues de la route; des ardeurs du soleil, de ces hôtelleries dont Érasme et Bembo se sont si spirituellement moqués; caravansérails placés à des intervalles immenses, et où le voyageur était à peu près sûr de ne trouver ni un bon lit ni une bonne table. Ses amis appelaient cette disposition à la moquerie de la folie, et disaient qu'il eût passé pour fou parmi les fous (1). Sa propension au rire s'explique : à Florence, il avait vu représenter une comédie où l'homme jouait un bien triste rôle. Hier, le peuple n'avait pas assez de larmes pour pleurer le premier magistrat de la cité qu'une mort inopinée venait de lui ravir; pas assez de chants pour célébrer l'avènement au pouvoir de Pierre, fils du Magnifique; pas assez de couronnes pour tous ces hommes de science qui faisaient de lointains voyages afin d'enrichir la bibliothèque Laurentienne de chefs-d'œuvre littéraires. Aujourd'hui, ce peuple inconstant, après avoir chassé son maître à coups de pierres, brûle les beaux livres venus de l'Orient et rassemblés dans le palais bâti par Michelozzi; puis brise des statues qui faisaient l'admiration des étrangers, parce que tout cela appartenait au fils de Laurent. — Folie! disait Bibbiena. Voici un couvent de Dominicains que les Mécicis ont enrichi; et aujourd'hui qu'un descendant de cette noble famille, poursuivi par la populace, vient demander au nom du Christ qu'on lui laisse passer la nuit dans le dortoir du monastère, un frère le repousse et lui dit : « Va-t'en! » — Folie! murmurait Bibbiena. Ce religieux de Saint-Marc, du nom de frère Jérôme, qui le vendredi est regardé comme un saint à Florence, le lundi suivant est pendu et brûlé comme un imposteur. — Folie! répétait Bibbiena. Bien jeune il s'était promené près du Prato, dans ces beaux jardins de Ruccellaï, où, à l'ombre d'arbres toujours verts, des

(1) Erat Bibbiena mirus artifex in hominibus ætate vel professione gravibus ad insaniam impellendis.—Jovius, *Vita Leon. X*, lib. IV, p. 97, ed. Flor., 1551.

hommes pleins de la nature des anciens rêvaient une république modelée sur celle de Platon ; et, dans tous ces républicains, il avait trouvé, plus tard, de petites vanités, de petites ambitions, de petites colères. — Folie ! répétait-il ; et il riait. En route avec le cardinal Jean, dans ces longs voyages à travers l'Italie, la France, la Germanie, la Flandre, partout il avait trouvé à exercer sa verve satirique : c'était un autre Rabelais qui prenait le monde pour un théâtre, les hommes pour des acteurs, la vie pour une comédie ; seulement, l'âge le convertit. Quand il eut vu avec quelle force d'âme son compagnon supportait l'exil, la douleur qu'il montrait envers les faiblesses humaines, la charité dont il était animé même pour ses ennemis ; sa confiance dans la Providence, son courage dans l'adversité, sa piété filiale, son zèle évangélique ; alors il finit par avouer que la sagesse pouvait habiter sur cette terre.

Avec ses penchants au rire, il n'est pas étonnant que, dans ses études classiques, Dovizi se fût attaché surtout aux écrivains comiques de l'antiquité. Son auteur favori, c'était Plaute, qu'il portait constamment en voyage, qu'il relisait à chaque instant de loisir, et qu'il savait par cœur. Si jamais il veut mettre en relief une de ces innombrables sottises que le monde promène autour de lui, c'est de Plaute qu'il s'inspirera, c'est sur la scène qu'il la jouera, et alors vous le verrez reproduire jusqu'aux crudités de langage de son poète favori, par une sorte de folie aussi : pour être antique. De sorte que, lorsqu'on voudra connaître Bibbiena, il faudra bien se garder de le juger d'après son œuvre littéraire. Il sera hardi dans la Calandra jusqu'à la licence, parce qu'à ses yeux la chasteté des termes avait été dédaignée par son modèle.

Si la Calandra, cette comédie que Bibbiena composa fort jeune, et longtemps avant qu'il fût entré dans les ordres, ne peut trouver grâce aux yeux du moraliste, elle a, sous le rapport du style, obtenu les applaudissements de l'Italie tout entière. C'est une des plus heureuses, trop heureuses

imitations sans doute, qu'on ait faites de la manière de Plaute. Hâtons-nous de dire que les mœurs de l'auteur ne ressemblaient nullement à celles qu'il a mises en scène.

Si Bibbiena, adolescent, n'avait pas une grande estime pour l'humanité, il savait comprendre les œuvres qu'elle produit. Il se dédommageait en quelque sorte de ses dédains pour la nature vivante, par son culte pour la matière. Sans être peintre ou sculpteur, il appréciait avec un tact exquis les beautés d'une statue ou d'un tableau. Au premier coup d'œil il disait si la statue était antique, si le tableau était d'un bon maître. Il n'est presque pas besoin de remarquer que Bibbiena, comme Bembo, aimait le paganisme. Adorateur de ce que Lessing appelle l'enveloppe visible, il allait malheureusement chercher dans la mythologie ses admirations. La poésie chrétienne des artistes ombriens lui était presque inconnue ; il passait devant une œuvre de Giotto sans éprouver d'émotion, parce qu'il prisait avant tout la vie matérielle avec ses fraîches carnations, ses chaudes et brillantes couleurs, ce qui tombe sous les sens, en un mot ; il aurait adoré Rubens.

S'il aime Raphaël, c'est moins quand le peintre s'exerçait à représenter des madones, que quand il peignait sur les murs de la Farnésine les fables d'Apulée.

Bibbiena était un homme de cour accompli (1). Aussi le cardinal Jean de Médicis l'avait-il employé souvent, et avec succès, pour représenter les Médicis exilés. A Mantoue, lors du congrès tenu dans cette ville pour traiter de la pacification de l'Italie, Bibbiena, qui avait su s'attirer la confiance de Jules, dont il était le plénipotentiaire, obtint un véritable succès (2).

(1) C'est un des interlocuteurs des Dialogues de Castiglione. Voir le libro del Cortegiano, t. I, p. 38, 169, 170, 225. Milan, 1803, in-8°.

(2) Questo vi dico che di messer Bernardo tanto oneratamente sente e parla N. S. che è cosa da non credere, considerata la natura di Sua Santità, che di nessuno si contenta, di nessuno si suole lodare.—Bembo, ep. 24, ott. 1512.

Léon X l'avait choisi, comme nous l'avons vu, pour son conclave. Suivant la coutume, le pape lui fit don de tous les meubles qui garnissaient la maison qu'il occupait sur la place de Navone (1) pendant qu'il était cardinal. Le 23 septembre 1513, il conféra le cardinalat à Jules de Médicis, son cousin; à Laurent Pucci, nommé dataire par Jules II (2); à Innocent Cibo, petit-fils d'Innocent VIII, et à Bernard Bibbiena, qui avait pris les ordres, et était alors diacre. Léon X écrivit à Ferdinand d'Espagne une lettre où il vantait la prudence, l'intégrité, les talents et les vertus de son conclave (3).

Voilà donc les trois symboles de la vie intellectuelle que Léon X réunit auprès de sa personne lorsqu'il eut ceint la tiare. Bembo représente l'élément littéraire païen; Bibbiena, l'élément artiste païen; Sadolet, l'élément chrétien. Bembo veut opérer le réveil de l'esprit à l'aide de Cicéron. A force de chercher le style, il finira par n'adorer que le signe, et il ira, par un coupable anachronisme, jusqu'à mettre au service d'idées chrétiennes des formules mythologiques. Cette recherche désordonnée du mot contribuera au progrès de l'intelligence en l'attirant vers ces deux mondes romain et grec qu'elle avait délaissés trop longtemps, et où reposaient quelques sources du beau. Combien il est à regretter qu'il n'ait pas appliqué au christianisme la théorie esthétique qu'il développait à la cour du duc d'Urbain! Bibbiena suivra Bembo dans cette voie du naturalisme. Comme aux yeux de Bembo, Cicéron c'est tout le style, aux yeux de Bibbiena, Scopas ou Praxitèle c'est toute la statuaire: dans la statue, ce n'est pas l'idée, mais la ligne seule qui le frappe; et comme il ne trouve cette ligne que dans l'œu-

(1) Mss. Bib. Magliab. xxxvii, n° 97.

(2) Negri, Scrittori Fiorentini, p. 379.

(3) Prudentiam, integritatem, agendis que rebus usum atque scientiam virtutesque cæteras et esse tibi perspectas existimo, et reipublicæ, et honori et præsidio confido fore. — Epist. Bembi, ep. Fernando Hispaniæ regi, n° 7.

vre des Grecs, il méprise toute image taillée par un ciseau chrétien. Ne lui parlez pas de l'expression qu'Oragna a su rendre si merveilleusement, si la pierre n'a pas été traitée anatomiquement par le statuaire. Sans doute la beauté en sculpture ne saurait exister qu'à la condition de l'alliance de l'expression et du dessin; mais la ligne le préoccupe seule. Cependant on ne saurait nier, en blâmant ses tendances sensualistes, qu'il n'ait rendu de véritables services à l'art en propageant l'étude de la réalité ou du dessin. Entre ces deux hommes aux idées exclusives, vient se placer Sadolet, âme calme et réfléchie, dont l'amour pour l'antiquité ne va pas jusqu'au fanatisme, qui ne s'est pas contenté d'étudier Cicéron et Démosthènes, mais qui a médité saint Paul, qui a lu la Bible, qui connaît les Pères. Il est spiritualiste autant qu'on peut l'être à cette époque. Son artiste modèle, c'est Raphaël, non pas toutefois dans les œuvres qu'il a produites au sortir de l'école du Pérugin, mais dans celles qu'il a créées tout récemment, et où l'on trouve l'expression du peintre de l'Ombrie et les contours des maîtres florentins. Nous sommes sûrs que tant qu'il restera près de Léon X, l'art ne s'abîmera pas dans le paganisme, que la théorie sur l'imitation de Bembo ne triomphera pas complètement, et que si la littérature profane a dans le Vénitien un brillant représentant, lui, Modénais, saura favoriser l'étude des saintes lettres, en donnant l'exemple d'une grande chasteté de style, d'un amour éclairé pour le christianisme, et d'une sainte admiration pour la parole révélée. Voilà les trois auxiliaires principaux qu'en montant sur le trône Léon X s'est adjoints afin de travailler à la gloire de la religion, des lettres et des arts. Tous trois sont des hommes de paix et de charité.